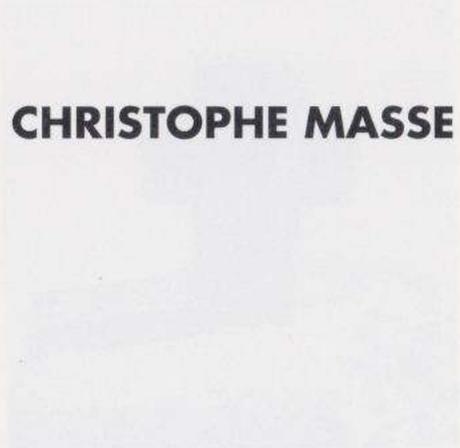


THE MOUNTAIN



CHRISTOPHE MASSE

"PELUFET" (commune de Penne - Tarn) - Février 1990

LA MISE AU TOMBEAU

Le fils de mon maître, le maître
Maux corps de lui



A Saba

Chaque corps est
monnaie de change
ampli, endormi
ne pénètre que
l'air pur de la
nuit. Le fils de
mon maître, le maître
Maux corps de lui
de l'odeur des gravats et des soufreux carreaux de ventails, et
l'absence par l'absence.

Tous devrons comme des chiens le contenu encore virgule d'une large
batterie de gaz et la mode la mode
le m'endormi dans la croix. Nous congéons de vivre dans un peuple
d'absence d'absence.

LA MISE AU TOMBEAU

"...Fais de mon âme une branche
De mon corps un talus ..."

Jean-Louis Murat

A Sbibe,

L'humidité oppressante de cette journée sans histoire, la face B de la montagne dominatrice, la luxuriante forêt, les arbres colossaux alignés, empilés, endormis les uns sur les autres comme des cadavres. La lumière qui ne pénètre et n'éclaire les sous-bois que tamisée par les feuillages. L'automobile dévale la route sinueuse dans une boue quasi-liquide. Une minuscule plaie au doigt majeur de ma main gauche saigne doucement. Des nausées liées à une envie tenace de fuir m'importunent; mises sur le compte de l'odeur désagréable et des soubresauts cahoteux du véhicule, elles finissent par s'estomper.

Nous dévorons comme des chiens le contenu encore surgelé d'une large barquette de poulet à la mode basquaise.
Je m'endors dans la crainte. Nuit composée de rêves fiévreux peuplés d'insectes gloutons.

Souvenirs. Le matin. Le silence omniprésent qui règne me fait douter de la qualité de mon ouïe. Je me suis égaré dans les bois. D'une façon curieuse et simple à la fois. Je le regrette... Je ne sais pas. Séries d'allers et retours inutiles, d'appels vains. Comment peut-on se perdre ? S'abandonner plutôt. Se contempler, quitter impuissant le droit chemin. Je ne pensais à rien. Un mal tragique, mélange de confiance et d'insouciance. Je marchais le souffle court, fatigué, suivant des traces sans lever la tête, m'inquiétant pour autre "chose" (Une part des voix du destin ne précise t-elle pas souvent, qu'il est seul décideur, à l'instant même ou il le souhaite, et sans jamais donner de préavis).

Je me suis laissé aller. Délaissant la route pour enjamber une clôture et couper ainsi à travers les bosquets. Regarder les pierres et les herbes, passer d'autres barrières instinctivement en prenant soin tout de même que les fils de fer barbelés ne déchirent pas le tissu fragile de mon blouson.

J'ai transporté ici, dans ce lieu calme et serein, mes problèmes imaginaires. Méditer, parler seul à voix haute en arpentant nerveusement d'immenses prés sans fin. Observer la nature intérieure, sa nature personnelle avec effroi (Je n'aime presque rien et rien ne m'intéresse vraiment au point d'en faire le sacrifice de mon existence. Je ne cherche pas à trouver d'alibi pour vivre. Mon désintéret pour la belle voie étoilée et ma totale et systématique contradiction avec le pouvoir politique et culturel m'ont rendu définitivement mélancolique).

J'aime l'amour et l'état "sauvage" des choses. Sentiments et perceptions qui demeurent intacts et purs. Mais l'éducation me manque, mon retard est trop important. Je ne sais pas identifier les fleurs, les plantes, les oiseaux, les insectes et les pierres. Je n'ai jamais connu la sensation que l'on éprouve en foulant la terre ; la mer est une étrangère adorée ; le ciel...
Je n'ose pas y songer.

La lumière irisée qui plonge lentement derrière les montagnes caresse une dernière fois les herbes grasses.

Il va bientôt faire nuit. Mon fauteuil reste au milieu du pré. Je jette un ultime regard inquiet vers la forêt avant de rentrer dans la maison anesthésier mon esprit d'une épaisse tranche de programmes télévisés.

Se mettre à tourner en rond n'est pas difficile. Il suffit d'oublier. Se questionner quelques minutes. Pourquoi suis-je ici ? Qu'est-ce que je cherche exactement à faire ici dans cette forêt inconnue ? La découvrir ? Me retrouver ? La vie défile en images dans de tels moments.

Revenir sur mes pas, en arrière donc, mais ne pas repérer d'empreintes profondes, ni de signes évidents de mon passage. Repartir puis retourner encore une fois sur mes traces fraîches pour finalement perdre totalement le sens de l'orientation.

Perdu. Au début une légère panique m'envahit pour se rapprocher du caprice... sorte de trépignement enfantin. S'en vouloir de cette fâcheuse distraction, de l'accumulation d'erreurs maintenant compromettantes. Quelques centaines de mètres parcourus à la hâte à droite. Arrêt. Puis à gauche, de nouveau à droite de la gauche, et encore à gauche de cette nouvelle droite. La fatigue se mêlant à une soif jugée anormale, à des sueurs mi-glacées, mi-brûlantes suivies instantanément de maux de gorge et de pieds qui contribuèrent à renforcer ma crainte de séjourner ici des heures (Je n'ai d'ailleurs pas de montre), des jours... y mourir. Je cours (Mourir sans doute) à travers les ronces. Cruelle piqûre au pouce de ma main droite. Evitant les bouses de vaches. Tout se ressemble, X fois la même reproduction photographique d'un paysage reporté à l'infini.

Je fabrique quelques sculptures simples avec des pierres plates et des branches d'arbres cassées. Flèches et croix, qui j'espère me serviront à comprendre mes déplacements incohérents.

Croassements ? J'ignore à quels oiseaux ces cris gutturaux ces plaintes harmonieuses appartiennent ? Aux corbeaux, aux corneilles, aux buses. Existe-t-il encore des chouettes, des hulottes, des hiboux ? A moins que ce ne soient les coassements d'un crapaud amoureux, d'une grenouille hystérique.

Employer des mots étranges. Rester dans un mutisme double et conflictuel. Une délicate altercation entre l'extérieur et l'intérieur de soi-même, le dedans et le dehors du lieu naturel. Penser à rassembler le plus vite possible les minutes les plus intenses de bonheur. Avec qui les partager ?

Et ou ? Ici brièvement. Où se sauver ?

L'angoisse a un visage aux traits douloureux. Une étreinte sourde comme la tombée du jour. Les mots, il me semble, ont bien plus de prix que toutes les tentatives physiques existantes.

Border une clôture et m'imposer de la suivre sans changer d'avis. Cet acte rigoureux me paraissait être l'unique solution pour me sortir de cette interminable mésaventure.

Les parcelles d'arbres sont toutes entourées de rangées de fils de fer barbelés. En suivre une me conduisait invariablement à une intersection de clôtures, ainsi de suite jusqu'à mon épuisement. Ai-je prié ? Dans une perspective légèrement différente, une grosse bâtisse se détacha dans l'espace. Elle servait à entreposer du matériel agricole et était inhabitée. Ma peur de mourir devint intense, mais j'éprouvais aussi une sensation de bonheur liée à cette idée. Disparaître, être retrouvé plusieurs jours plus tard recouvert d'une couche d'humus.

Confronté à cette mort nouvelle, fabriquée mais réellement envisageable, il me fallait opter. Accepter et attendre...

Cela veut-il dire que ma décision, inconsciemment se fit à cet instant pour clore cette péripétie, au moment où des chiens aboyèrent dans le lointain, où l'ombre gigantesque des sapins et la fraîcheur nouvelle de cette clairière

ensoleillée se mêlèrent. L'idée de me décomposer devint impensable même si le parfum enivrant et l'incitation à rejoindre définitivement les milliers de grincements imperceptibles qui garantiraient le repos éternel dans ce royaume silencieux se fit de plus en plus pressente.

J'étais brutalement saisi. S'inscrivaient devant mes yeux la reproduction du labyrinthe et l'itinéraire pour en sortir immédiatement. Entre deux rangées d'arbres, une meule de foin aperçue très tôt le matin au début de ma promenade se dessina dans le paysage. En la rejoignant j'étais sauvé. Ma mise au tombeau était-elle un rêve ou un cauchemar ? Avait-elle bien eu lieu ? Ou avait-elle été évitée de justesse ? Ange déchu ou fou élu.

Dans le véhicule, l'odeur avait disparu, la route immaculée, les plaies de mes doigts cicatrisées. Je réfléchissais encore, malgré la pureté exceptionnelle des alentours je ne trouvais pas le réconfort nécessaire pour me sentir vraiment vivant. Titi me déposa devant la gare.

Christophe MASSE

J'ai écrit ce texte sur la disparition des sentiments, l'abandon physique et la perte de la motivation, lors d'un bref séjour dans une maison isolée, à quelques dizaines de kilomètres d'Albi dans le Tarn, après m'être perdu dans les bois.

"PELUFET"

*Nous tenons à remercier Jean-Claude QUANTIN,
Directeur de l'imprimerie Presses Midi-Pyrénées,
Madame Christiane BOYER, Frédéric PERSON.*

Photographies et Maquette : Thierry BOYER

CHRISTIAN-HERNANDEZ - GRANADO

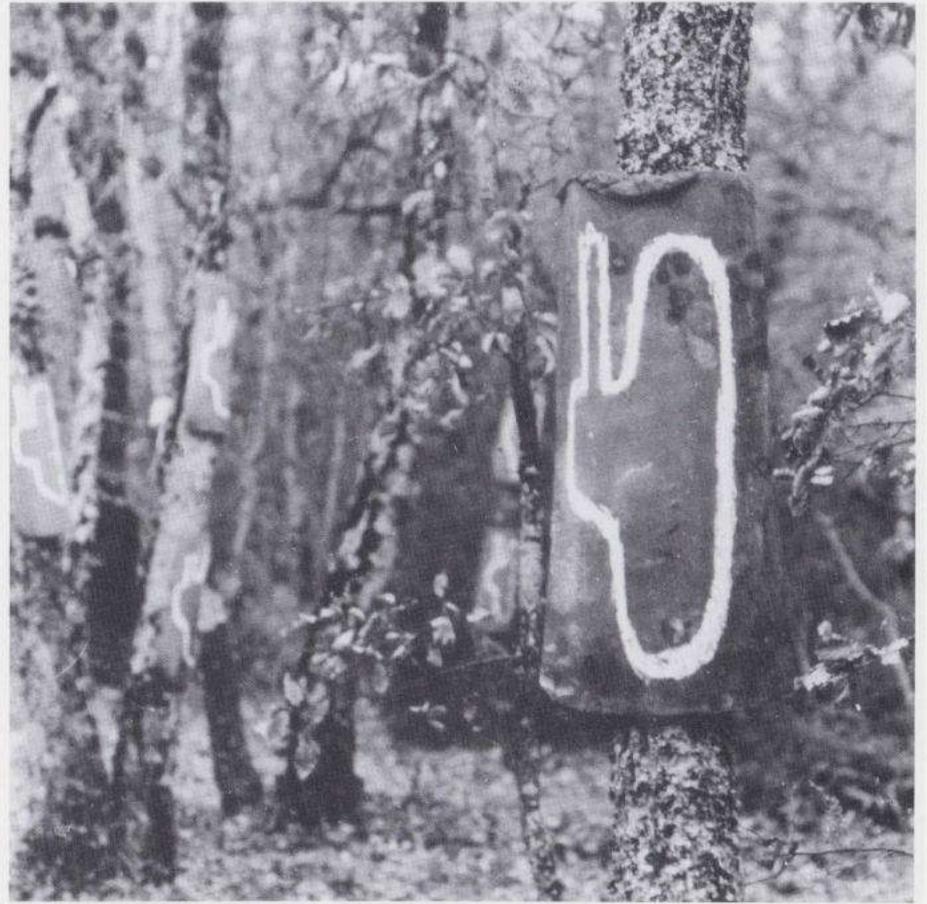
"PELUFET" (commune de Penne - Tarn) - Février 1990

Lettre de dessin du front. 1990.

Oh dessin de guerre, comment va ?

Tu dors, tu tiens de la poudre entre tes mains, bing, bang, boum. Au-dessus dans l'air, ces dessins dont ma maison est pleine, me font trembler de peur et d'émerveillement. L'image parcourt le lieu sur une bête en tuile et se bat avec une main immense sur les arbres soulevés de la terre, d'où jaillissent les dessins pour la bataille. Ils ne naissent pas de la crainte ou de la peur, mais d'une étrange agitation, car ils ont l'intuition du camouflage. Une grande nostalgie contraint les dessins à abandonner continuellement les régions, à chercher des rapports mythiques et légendaires au-delà même de Troie ou Kursk. Ces dessins restent mélancoliques et obscurs, conscients que de s'approcher du voisinage d'Athéna est une nouvelle lutte.

C.H.G.







Thierry BOYER

"PELUFET" (commune de Penne - Tarn) - Février 1990

Les structures, le sujet se dédoublent, s'estompent.

Sur l'eau, sous terre la lumière complice et destructrice vient former une multitude de configurations.

La lueur de la projection sur la paroi granuleuse de la cavité me rappelle quelques signes oubliés, tout cela est très flou.

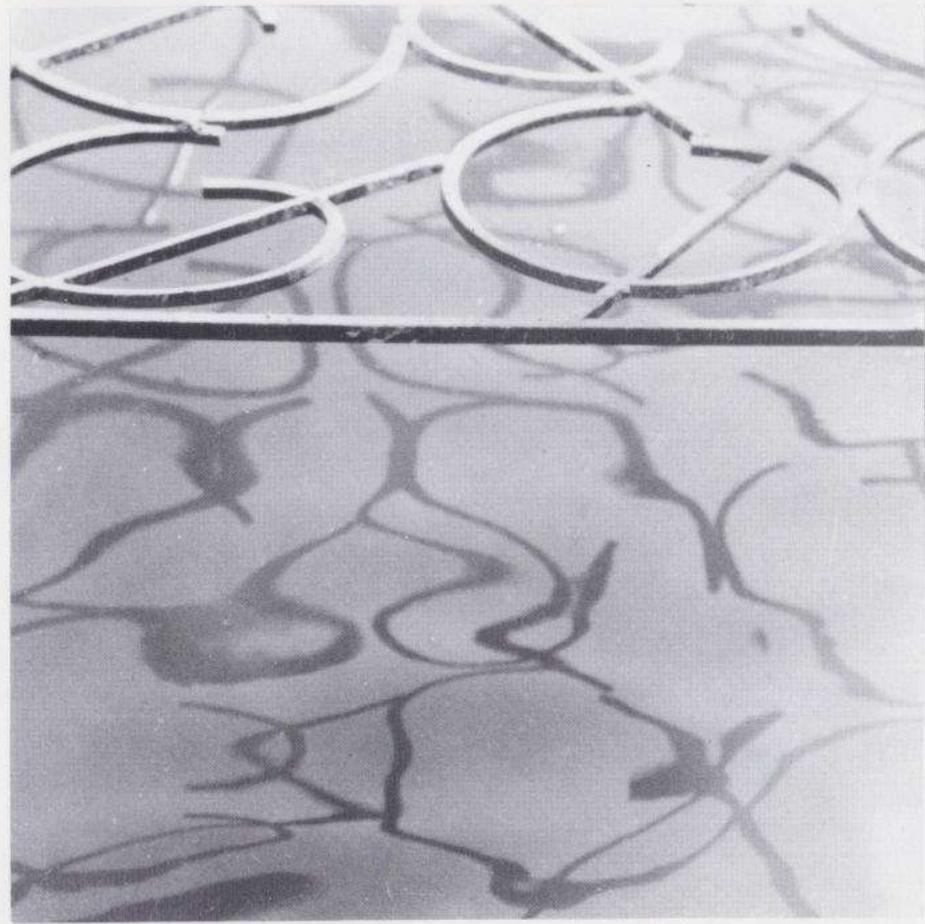
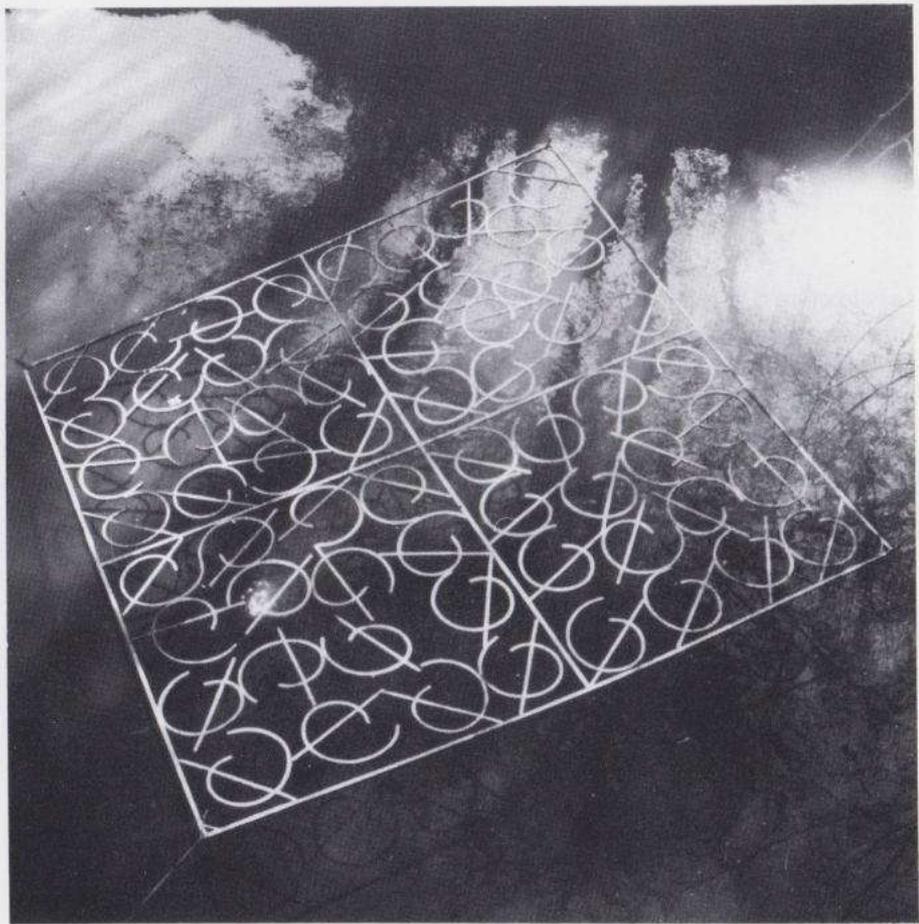
Brouillard intérieur.

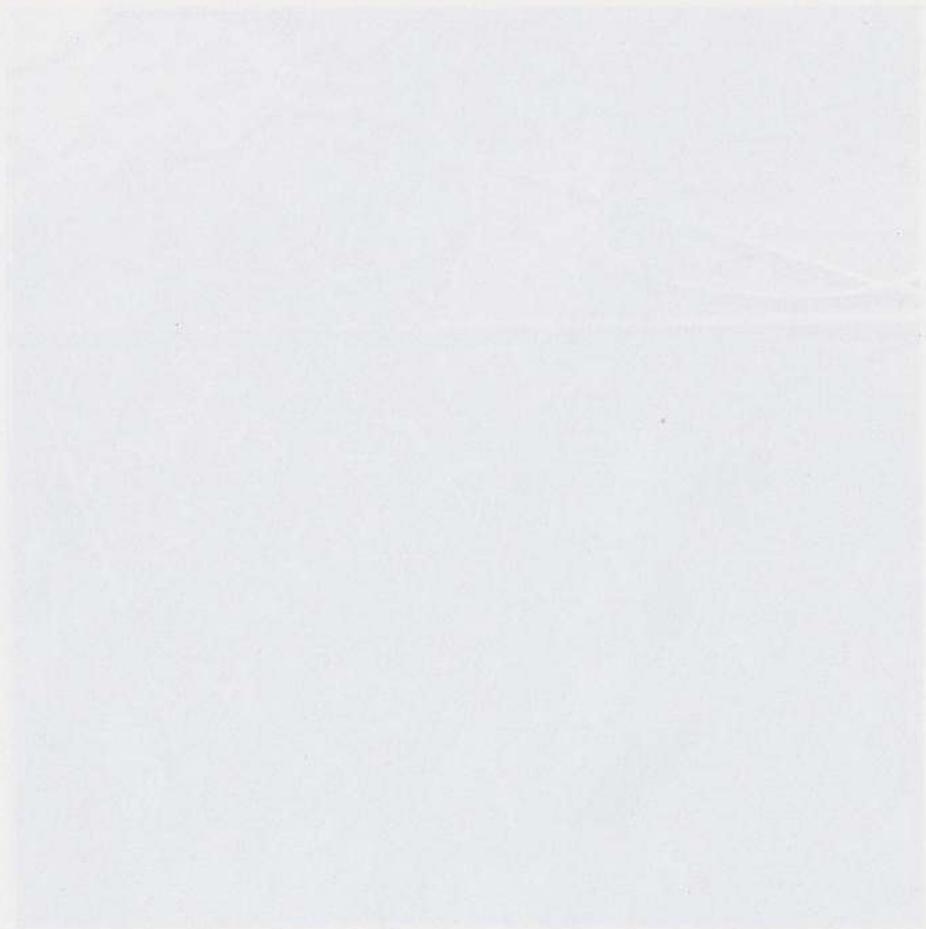
Enigme troublante.

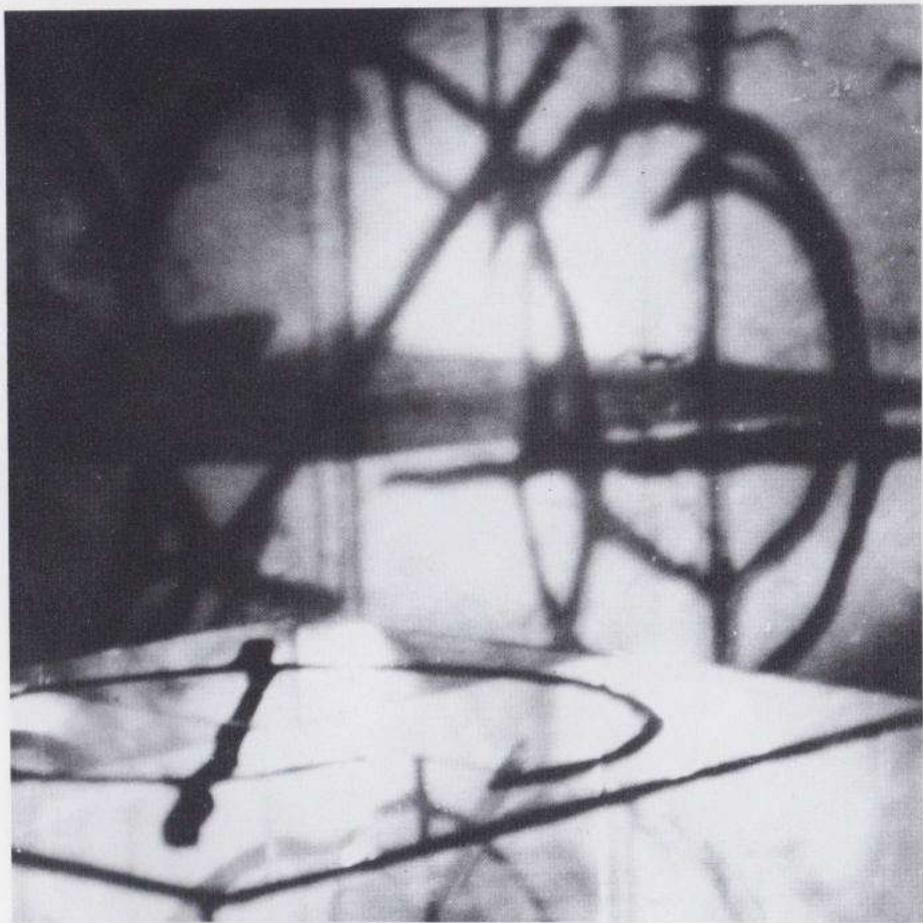
Traces éphémères et factices.

Instant furtif trahi par l'objectif photographique qui vient fixer la lumière et l'idée sur le papier.

T.B.









*Cette plaquette
a été tirée à 400 exemplaires
numérotés de 1 à 400.*

N°